

## **Le problème de la pluralité des langues est-il fondamental ? Réflexions à partir de Hegel**

Guillaume Lejeune  
(Université Libre de Bruxelles)

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment de l'émergence des langues nationales, la question de la pluralité des langues se pose avec une prégnance inédite en Allemagne. Les traducteurs rivalisent d'ingéniosité pour intégrer les cultures étrangères dans leur culture propre. Voss traduit ainsi Homère, Schleiermacher Platon, Tieck Don Quichotte, A. W. Schlegel Shakespeare, etc<sup>1</sup>. Les jalons d'une linguistique comparée sont, par ailleurs, posés par des intellectuels du renom de Humboldt, Bopp ou Schlegel.

Pourtant, alors que l'époque paraît dominée par cette question de la pluralité des langues, Hegel, d'habitude si attentif aux problèmes de son temps, semble ne pas en tenir compte. Alors qu'il conçoit la religion protestante comme la réalisation du religieux dans l'histoire ou encore le monde moderne comme la réalisation d'une raison dont il retrace l'histoire, il utilise l'allemand, en vante les mérites, mais nulle part ne propose une assomption de l'allemand comme langue philosophique.

En fait, Hegel semble tout simplement négliger la question des langues. Ce fait est d'autant plus gênant, qu'il pense, à la suite de Herder, que c'est dans le langage qu'on pense. Hegel semble adopter la thèse du caractère langagier de la raison sans même prendre en considération le problème de la relativité des langues.

Notre but, dans cet article, est d'expliquer pourquoi Hegel relativise le problème métacritique de la pluralité des langues alors qu'il connaissait bien les écrits de Herder, Bopp et Humboldt. Notre thèse est que, pour lui, le relativisme du langage n'induit pas nécessairement un relativisme de la raison. Pour Hegel, c'est, en effet, moins des caractéristiques positives qui conduisent la langue à la pensée, que la possibilité pour une langue de se réfléchir. Cela explique le fait que Hegel parle si peu dans ses écrits systématiques de la question de la pluralité des langues. Pour lui, elle est en fait considérée comme quelque chose d'accessoire en ce qui regarde le mouvement de développement des catégories de la pensée.

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos A. Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

## **I. Langage et mémoire chez Hegel**

Pour Hegel, c'est « dans les noms que nous pensons »<sup>2</sup>. Le langage n'est toutefois pas encore la pensée. Pour passer du niveau linguistique de la représentation à la pensée proprement dite, le rôle joué par la mémoire s'avère nécessaire. C'est pourquoi il importe d'analyser celle-ci. Il apparaît alors que l'ultime échelon de la mémoire par lequel la représentation s'élève à la pensée est qualifié de « mécanique » par Hegel. Derrida n'a pas manqué de pointer à ce propos une régression de la pensée en un calcul<sup>3</sup>. L'analyse de la pensée objective aurait chez Hegel un aspect mécanique qui la couperait de la synthèse du sujet. Il importe de revenir sur ce point épineux du système hégélien et de sonder – à l'heure où les recherches sur l'intelligence artificielle battent leur plein – ce qu'il en va du rapport entre pensée et mécanique chez Hegel. Pour ce faire, nous nous référerons à l'ultime exposé encyclopédique de la philosophie de l'esprit. Hegel dit en effet que sa troisième édition de l'*Encyclopédie* constitue la meilleure exposition de son système<sup>4</sup>. Toutefois, comme il ne s'agit là que d'un support destiné à ses leçons<sup>5</sup>, nous ferons aussi appel, quand la chose le réclame, à d'autres textes hégéliens.

La thèse que l'on peut tirer de Hegel eu égard au rapport de la mémoire à l'économie de la pensée est la suivante : la mémoire est une activité qui permet le passage du langage comme instrument représentationnel au langage comme élément dans laquelle la pensée s'élabore. Grâce à l'activité de la mémoire, le langage n'est plus un outil dont se sert le sujet pour représenter ponctuellement le monde, mais un espace à part entière que l'homme peut organiser de l'intérieur, car il en a intériorisé les références. En d'autres termes, la mémorisation permet d'intérioriser la référence sensible que recouvre le mot et de la transformer en un élément du discours. On passe alors d'un langage atomistique qui

---

<sup>2</sup> « Es ist in Namen, dass wir Denken » Hegel, *Encyclopädie*, GW 20, § 462. Pour ne pas alourdir inutilement les notes de bas de page nous utiliserons les abréviations usuelles suivantes : GW pour G.W.F. Hegel, *Gesammelte Werke. In Verbindung mit der deutschen Forschungsgemeinschaft herausgegeben von der Nordrhein-Westfälischen Akademie der Wissenschaften*, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 1968 ff et *Werke* pour Hegel, *Werke in 20 Bänden. Auf der Grundlage der Werke von 1832-1845 neu edierte Ausgabe.* (ed. par Moldenhauer Eva, Michel Karl Markus), Francfort, Suhrkamp, 1971. Notons, en outre, que pour la facilité du lecteur, nous avons adjoint à la référence originale celle de la traduction française quand une telle traduction existe.

<sup>3</sup> Voir J. Derrida, « Le puits et la pyramide. Introduction à la sémiologie de Hegel », in *Marges de la philosophie*, Paris, les éditions de Minuit, 1972.

<sup>4</sup> Hegel, *Encyclopädie*, GW 20, p. 27 (trad. M. De Gandillac, p. 66).

<sup>5</sup> Hegel, *Encyclopädie*, GW 20, p. 27 (trad. p. 66).

réfère ponctuellement aux choses, à un langage qui s'articule en un discours systématique de la pensée.

La mécompréhension de cette fonction essentielle fait que la mémoire est souvent envisagée comme un moyen externe pour apprendre. Déplacée dans un rapport instrumental d'extériorité, la mémoire, loin de conduire à la pensée dans un langage, conduit bien plutôt à un leurre qui signe la retombée de l'esprit en deçà d'un langage fait de signes arbitraires. Ainsi, la mnémotechnique qui consiste à transformer des noms en images et représentations arbitraires est une retombée de la mémoire dans la faculté d'imaginer. Loin de favoriser le flux de la pensée, elle s'arrête sur les noms en leur associant une représentation extérieure.

Hegel critique violemment un tel procédé et s'attache à en distinguer la mémoire en son sens le plus éminent. Comme il l'écrit :

« La mémoire n'a plus rien avoir avec l'image, laquelle est empruntée à l'être déterminé immédiat, non spirituel, de l'intelligence, c'est-à-dire à l'intuition, alors que la mémoire se réfère à une présence qui est le produit de l'intelligence même, - à un par cœur (*auswendig*) qui reste enfermé au cœur de l'intelligence et n'est qu'au-dedans d'elle-même son aspect extérieur, existant »<sup>6</sup>.

La mémoire mécanique se distingue de la mnémotechnique, au sens où, pour elle, il n'y a plus, comme dans les relations instrumentales, entre le sujet et l'objet ce moyen terme<sup>7</sup> que serait l'image. Pour Hegel, la pensée ne doit pas se disperser dans des images extérieures, elle doit se concentrer. Mais en se concentrant, on peut se demander si elle ne s'enferme pas. La mémoire rend le sens immanent à une langue, mais elle tend aussi à l'y enfermer.

Avec la mémoire mécanique, les noms ne sont plus pris dans l'extériorité de leur désignation, mais dans une organisation interne qui joue dans l'activité du « Je » récitant. La mise en ordre qu'opère la mémoire mécanique est une mise en ordre interne. Son sens n'est pas à rapporter à un quelconque but externe, elle n'est pas l'instrument de connaissance de l'extériorité, mais l'organisation au sens organique du terme, de l'élément de l'idéal. De même que, dans l'habitude, il en va de l'appropriation d'un corps, il en va ici de l'appropriation du corps de la pensée, c'est-à-dire du

---

<sup>6</sup> Hegel, *Encyclopädie*, GW 20, § 462 rem. Hegel joue sur le terme allemand « *auswendig* » qui contient en lui une nuance d'extériorité que le « par coeur » français peine à conserver.

<sup>7</sup> Hegel, *Schriften und Entwürfe (1799 -1808)*, GW 5, p. 291 (trad. Taminiaux, p. 124).

langage<sup>8</sup>. Mais ce « corps » est entaché de la contingence d'une culture donnée. Cette métamorphose de la représentation en pensée discursive fait fond sur l'appropriation de la culture. Plus précisément, la répétition des noms propres à une langue automatise l'accès au langage. Il ne s'agit pas de mécaniser par la mémoire la construction discursive, mais de mécaniser l'accès au sens des représentations – un peu comme quand dans un dictionnaire électronique, on tape un nom et qu'on obtient immédiatement son sens. A ce titre, en liant le « Je » aux représentations, la mémoire place le « Je » au centre de l'élément de la pensée, au centre du langage. La mémoire mécanique conditionne ainsi l'élaboration de la pensée dans le langage<sup>9</sup>. Comme on le voit, pour Hegel, la mémoire mécanique signifie la libération de la pensée au sein d'un langage. Cette libération ne s'opère toutefois que dans les limites de ce langage qui dénote du stade auquel l'esprit est arrivé.

En conclusion, la mémoire mécanique ne pousse pas à une mécanisation de la pensée, mais plutôt à une mécanique qui rend disponibles à la pensée les représentations données dans une culture. Grâce à la mémoire, les mots n'imposent plus leurs représentations, ils la déposent dans un « Je » prêt à composer avec eux. Le problème de la mémoire mécanique est toutefois qu'elle ne libère qu'au sein d'un langage donné. Elle nous rend libre au sein d'une tradition qui n'a aucune valeur absolue, puisqu'elle ne propose qu'une « vision du monde »<sup>10</sup> parmi d'autres. La mémoire à ce titre conditionne une pensée conditionnée par une culture. Elle nous libère au sein d'une tradition, d'une mémoire collective, dont on poursuit un des possibles. Elle nous permet de penser au sein d'un cadre qui lui-même reste impensé. Dans le mouvement même où elle rend possible la pensée, elle en limite le champ d'application. La dynamique contradictoire de la mémoire est telle qu'à la longue, les mots deviennent « bien connus » et qu'on ne les pense plus. On se fie à ce qu'on a toujours pensé et on répète ce qui se dit, sans chercher à le penser. La pensée meurt alors. Mais le germe de sa mort était déjà présent dans ce qui l'a fait naître.

---

<sup>8</sup> Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel désigne le langage par l'expression « Daseyn des Geistes ». Hegel, *Phänomenologie*, GW 9, p. 351.

<sup>9</sup> « Allein das Gedächtniß ist ein Punkt im Fortschreiten des Geistes, und seine Wichtigkeit ist es, daß es den Punkt aus macht von wo der Geist zum Denken übertritt. » Hegel, *Vorlesungen über Philosophie des subjektiven Geistes*, GW 25 a, p. 134.

<sup>10</sup> Humboldt utilise à plusieurs reprises dans son oeuvre la notion de « *Weltanschauung* » (vision du monde) et de « *Weltansicht* » (perspective sur le monde) pour caractériser le langage. Voir A-M. Chabroll-Cerretini, *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Lyon, ENS-éditions, 2007.

La question des langues semble ainsi signer la limite à laquelle se heurte la raison dans sa prétention à l'universalité.

## **II. Le constat tiré de notre analyse de l'*Encyclopédie* est-il sans appel ?**

Hegel, via la mémoire, lie le langage à l'historicité et se heurte de la sorte à la question de la pluralité des peuples et des langues. Mais, dans les textes qu'il consacre à la mémoire, il n'aborde même pas ce problème. Le reproche métacritique que Hamann opposait à Kant, qui aurait présupposé « comme trouvé le caractère universel jusque là recherché d'un langage philosophique », <sup>11</sup> ne concerne-t-il dès lors pas Hegel aussi ?

L'enjeu est le suivant : comment le discours de la raison pourrait-il avoir une valeur absolue alors qu'il est dépendant des ressources d'une langue donnée ? Les différentes langues semblent constituer autant de visions du monde, que l'on peut certes comparer, mais qui en soi sont irréductibles. En ce qu'elle paraît signer l'impossibilité de toute prétention à l'absolu, la question des langues constitue un fameux challenge à la philosophie hégélienne. Or ce qui apparaît le plus troublant pour les commentateurs, c'est que Hegel ne semble même pas avoir conscience de cette gageure.

Nous allons nous efforcer de montrer ici que, même si les réflexions que Hegel consacre à la pluralité linguistique sont assez marginales, elles ne sont pas inexistantes et que leur concision se justifie par le fait que, pour Hegel, la diversité linguistique ne fait que recouvrir un même processus cognitif susceptible de se laisser traduire de différentes manières. En d'autres termes, il y a une même puissance du langage à l'œuvre dans la multiplicité des langues ; et c'est cette puissance du langage qui pour Hegel importe. Cela explique sa position vis-à-vis de la linguistique comparée.

On sait que, pendant l'idéalisme allemand, la linguistique comparée prenait son essor avec Bopp et Humboldt, que Hegel connaissait d'ailleurs personnellement. Mais Hegel, semble-t-il, reste à l'écart de ce mouvement. On peut certes trouver dans l'*Encyclopédie* une référence à Humboldt, mais les commentateurs ennuyés ne cessent de souligner son dévoiement <sup>12</sup>. Il y a aussi la recension de l'écrit de Humboldt sur la *Baghavad Gita*, mais là aussi, cela n'indique en rien une reconnaissance positive du mouvement.

---

<sup>11</sup> «den bisher gesuchten allgemeinen Charakter einer philosophischen Sprache als bereits erfunden ». J. G. Hamann, « Metakritik über den Purismus der Vernunft », in *Schriften zur Sprache* (hg. Simon), Frankfurt am Main, 1967, p. 22.

<sup>12</sup> Au paragraphe 459 de son *Encyclopédie*, Hegel cite l'article sur le duel de Humboldt, non pas pour en reproduire le nerf de l'argumentation, mais pour lui emprunter une idée adventice, en l'occurrence, le fait que les peuples qui ont la grammaire la plus évoluée ne sont pas les plus évolués.

Humboldt écrit à ce propos : « Je ne puis nullement approuver la longue recension que Hegel m'a consacrée. Elle mêle philosophie et fable, authentique et inauthentique, antique et moderne – quelle sorte d'histoire philosophique cela peut-il donner ? Mais toute la recension est aussi dirigée contre moi, quoique d'une façon dissimulée, et part clairement de cette conviction que je suis tout autre chose qu'un philosophe »<sup>13</sup>.

On serait dès lors tenté de conclure, à l'instar de Schmidt<sup>14</sup>, que Hegel serait resté sourd à ce mouvement. Si l'on analyse, d'autres textes, il apparaît toutefois que Hegel reconnaît les mérites<sup>15</sup> de la linguistique comparée. Il se réfère d'ailleurs largement dans son cours sur la philosophie de l'histoire à Bopp et trouve intéressante l'idée de parenté entre le Sanskrit et les langues indo-européennes que celui-ci décrit<sup>16</sup>. Mais s'il vante les mérites de la méthode comparative, c'est aussitôt pour en faire apparaître sa limite : la méthode comparative en reste à la différence extérieure. Or l'idée même de comparer (*vergleichen*) indique que l'on n'est pas en présence d'une pure différence, mais d'une différenciation (*Unterschied*) qui implique un fond (*Grund*) commun. En tant que réflexion extérieure, la méthode comparative pointe seulement vers un fond commun. Elle n'indique pas comment celui-ci se réfléchit en soi. Elle n'a donc pas encore accès à ce fond commun pris dans son existence (*Existenz*).

Pour Hegel la méthode comparative, utilisée dans le domaine de la linguistique, montre que les différentes langues partagent un fond commun, mais nous renseigne peu sur la logique de ce fond commun qu'elle associe au Sanskrit. Hegel prend, dès lors, résolument le contre-pied des partisans de la linguistique comparée : parler de la logicité du fond commun et minimiser les différences linguistiques phénoménales. Il faut, pour Hegel, distinguer le langage (activité de l'esprit) des langues (forme contingente dans laquelle se traduit l'activité de l'esprit qu'est le langage).

---

<sup>13</sup> Cité par Carrère dans Hegel, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1967, vol. 3, p. 365.

<sup>14</sup> F. Schmidt, « Hegels Philosophie der Sprache », *Deutscher Zeitschrift für Philosophie*, 1961.

<sup>15</sup> « Es ist nicht zu verkennen, daß man auf diesem Wege zu manchen sehr wichtigen Resultaten gelangt ist, und in dieser Beziehung ist insbesondere an die großen Leistungen der neueren Zeit auf den Gebieten der vergleichenden Anatomie und der vergleichenden Sprachforschung zu erinnern. » *Werke* 8, § 117, Z. « Es ist die grosse Entdeckung, wie einer neuen Welt, in der Geschichte, die seit etlichen und zwanzig [Jahren] über die Sanskritsprache und dann über den Zusammenhang der europäischen Sprachen mit derselben gemacht worden ist, welche eine neue Ansicht über die geschichtliche Verbindung der germanischen Völker insbesondere, mit den indischen gegeben hat, - eine Ansicht, die eine so grosse Sicherheit mit sich führt, als in solchen Materien nur gefodert werden kann. » GW 18, p. 191.

<sup>16</sup> Hegel, *Vorlesungen über die Philosophie der Weltgeschichte. Berlin 1822/1823. Nachschriften von Karl Gustav Julius von Griesheim, Heinrich Gustav Hotho und Friedrich Carl Hermann Victor von Kehler* (Hg. Iltig, Brehmer, Seelmann), Hamburg, Meiner, 1996, *Vorl* 12, pp. 220-223.

Hegel s'intéresse ici essentiellement à la fonctionnalité du langage, laquelle consiste à constituer un monde idéal réfléchissant le réel et non à l'aspect phénoménal du langage qui se traduit en une pluralité de langues. Pour lui, étudier les différentes langues, peut certes introduire à la pensée, mais la pensée ne résidera pas dans la comparaison des langues, mais dans la réflexivité intralinguistique que cette comparaison est à même de susciter.

Pour Hegel, il y a quelque chose de commun à toute pensée, c'est qu'elle émerge au sein d'une réflexion du langage. Cette réflexion, qui est une réflexion de l'acte de nomination (logique de l'être)<sup>17</sup> et des data à l'œuvre dans un langage donné (logique de l'essence) au sein de ce que Rüdiger Bubner et Pirmin Stekeler-Weithofer considèrent comme une « métacritique normative » (par différenciation avec la métacritique herderienne vue comme simplement factuelle)<sup>18</sup> nous est présentée par Hegel dans sa *Science de la logique*.

Hegel va donc moins insister sur les caractéristiques formelles d'une langue, il reconnaît certes à l'Allemand des avantages spéculatifs<sup>19</sup>, que sur l'importance de la réflexivité dans la langue, importance qui nécessite le fait que la langue ne soit pas comme un corps étranger. Ce qui importe pour Hegel, c'est dès lors moins la langue en tant que telle, que le fait d'habiter sa langue.

La pluralité des langues dans cette optique est moins perçue comme un problème qui signifierait la relativité de la pensée que comme une occasion de s'interroger sur sa langue et de la pénétrer plus précisément. La question des langues est alors moins pour Hegel la borne à laquelle se heurte la pensée qu'un moyen propédeutique pour réfléchir son ancrage linguistique.

### **III. Les textes de Hegel sur la traduction**

Nous avons confronté la conception hégélienne de l'élaboration de la pensée dans le langage à l'épreuve de la pluralité des langues. Nous nous sommes alors demandé si la pluralité des langues ne signifiait pas la relativité de la conception langagière de la pensée. Nous avons alors montré que, chez Hegel, ce problème était mitigé par le fait qu'il considérait que la constitution de la pensée tenait moins à des déterminations linguistiques

---

<sup>17</sup> B. Haas, « La fonction du nom dans la logique speculative », in J.-F. Kervégan & B. Mabille (éds.), *Hegel au présent. Une relève de la métaphysique?*, Paris, CNRS-éditions, 2012, pp. 129-144.

<sup>18</sup> P. Stekeler-Weithoffer (ed.), *Vernunft, Wirklichkeit und Geschichte in Hegel's Philosophie*, Passage-Verlag, 2004, Leipzig, p. 6 sq.

<sup>19</sup> Voir Hegel, *Wissenschaft der Logik* (1832), GW 21, p. 11, pp. 94-95 (trad. p. 4, p. 94).

particulières, qu'à la possibilité pour une langue de réfléchir ses déterminations linguistiques. De là, nous avons suggéré que la pluralité des langues signifiait moins la pierre d'achoppement auquel se heurtait la prétention à l'universalité d'une pensée qu'un élément favorisant la réflexion du langage. Nous aimerions maintenant étayer ce point à partir des textes que Hegel a consacré à la traduction.

Hegel constate que les langues diffèrent en ce qui concerne les rapports de compréhension et d'extension qu'entretiennent entre eux les termes qui les constituent<sup>20</sup>. Il signale ainsi, à titre d'exemple, que le terme latin « *tempus* » (temps) est un concept plus délimité que son homologue allemand « *Zeit* » (temps) et devrait être plutôt traduit par « *Umstände* » (circonstance) ou « *rechte Zeit* » (temps opportun), mais cela impliquerait un nouveau jeu de références absent du terme latin. Traduire demande donc de restituer le rapport qu'un terme entretient avec les autres termes qui constituent le lexique d'une langue. Il n'y a pas de correspondance parfaite d'une langue à une autre<sup>21</sup>. Il ne peut donc être question, comme l'a voulu un temps Humboldt dans son *Introduction à la traduction d'Agamemnon*, de construire une « synonymique des langues principales »<sup>22</sup>. Pour Hegel,

« c'est à coup sûr faire violence à la nature même de la chose que d'exiger qu'une expression appartenant à la langue d'un peuple dont la tournure d'esprit, la culture, dans leur originalité, tranchent sur la nôtre – dans le cas où elle ne désigne pas des objets immédiats des sens comme le soleil, la mer, l'arbre, la rose, etc., mais un contenu spirituel – soit rendue dans notre langue par une expression qui corresponde parfaitement à sa détermination »<sup>23</sup>.

Les mots, pour autant qu'ils ne réfèrent pas à des objets immédiats, ne correspondent pas à une seule détermination, ils renvoient et répondent à d'autres catégories<sup>24</sup>. Ils s'inscrivent dans un tissu de relations et de

---

<sup>20</sup> Hegel, « Humboldt-Rezension », dans *Gesammelte Werke 16. Schriften und Entwürfe II (1826-1831)*, édité par Hogemann, Hamburg, Meiner, 2001, pp. 19-75.

<sup>21</sup> On peut trouver chez Humboldt la raison de cette non-correspondance quand il écrit « la langue ne représente jamais les objets, mais toujours les concepts que s'en forme l'esprit et qu'il produit de lui-même dans la langue. ». W. v. Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, traduit par Pierre Caussat, Paris, Seuil, 1974, p. 235.

<sup>22</sup> Cette idée sera abandonnée rapidement par Humboldt. On trouve cependant la trace de l'idée de synonymique chez d'autres penseurs de l'époque, comme Reinhold, par exemple.

<sup>23</sup> Hegel, *Recension de l'article sur la Baghavad gita de Humboldt*, dans Michel Hulin, *Hegel et l'Orient*, Paris, Vrin, 1979, p. 160.

<sup>24</sup> « Was wir in den Wörterbüchern als verschiedene Bedeutungen eines Wortes angeführt finden, sind meistentheils Bestimmtheiten einer und derselben Grundlage. » Hegel, *Gesammelte Werke 16. Schriften und Entwürfe II (1826-1831)*, édité par Hogemann, 2001, p. 33 (trad. Hulin, p. 161).

significations. L'organisation de ce tissu varie d'une langue à l'autre, c'est pourquoy, le travail du traducteur – salué par Hegel chez Voss, Humboldt et Schlegel – ne peut consister à tout ramener immédiatement à sa langue. Une bonne traduction demande l'union « d'un tact cultivé et d'un talent plein d'esprit »<sup>25</sup>. Le traducteur doit recréer sa langue dans celle de l'autre<sup>26</sup>, ou plutôt recréer la langue traduite dans la sienne propre<sup>27</sup>.

L'enjeu est de faire jouer la différence de la langue autre pour enrichir la sienne propre et pour mieux comprendre son ancrage linguistique. L'étude d'une langue étrangère s'avère être dans une perspective similaire le révélateur d'un esprit différent ou du moins d'une forme différente d'un même esprit<sup>28</sup> – ce qui comme Hegel le remarque en 1788, et qu'il répètera en 1809 en tant que directeur de Gymnase, n'est pas sans intérêt pédagogique. Il écrit ainsi, alors qu'il n'a encore que 18 ans, dans son texte « *A propos de quelques avantages que nous procure la lecture des auteurs classiques de l'antiquité grecque et romaine* », que comme les Anciens « voyaient nécessairement les choses sous des rapports différents », ils permettent un enrichissement de notre langue tant en extension (nouveaux concepts) qu'en compréhension (affinement de nos concepts).

« Un avantage essentiel que nous procure l'apprentissage des langues étrangères est bien sûr d'enrichir de cette manière nos concepts ; en particulier lorsque la culture des peuples qui parlaient cette langue était différente de la nôtre. (...) Les tentatives d'intégration de ces concepts

---

<sup>25</sup> « gebildeten Tact und geistreiches Talent », *ibid.*, p. 34 (trad. Hulin, p. 161).

<sup>26</sup> Hölderlin s'efforcera d'accentuer la dimension d'étrangement. Sa traduction d'Antigone n'est pas une récréation du Grec dans l'Allemand, mais l'étrangement de l'Allemand dans le Grec. En s'efforçant de ne pas pallier les écarts, Hölderlin entend témoigner de la transcendance du sacré. Sur la différence de cadre conceptuel entre Hegel et Hölderlin, voir : M. Heidegger, *Les hymnes de Hölderlin : La Germanie et Le Rhin*, traduit par François Fédier, Paris, Gallimard, 1988, pp.124-128, voir également Y. Gauthier, *L'arc et le cercle. L'essence du langage chez Hegel et Hölderlin*, Paris, Desclée de Brouwer, Montréal, Bellarmin, 1969.

<sup>27</sup> Pour August Wilhelm Schlegel, recréer la langue, lui donner une figuralité intuitionnable, fait de la tâche du traducteur, la tâche d'un poète. « L'enchaînement mutuel de toutes choses par une symbolisation ininterrompue, sur quoi repose la première formation de la langue, doit venir au jour dans la récréation de la langue, dans la poésie ; elle n'est pas simple expédient de notre esprit encore infantile, elle serait son intuition suprême s'il pouvait en atteindre la perfection ». A.W. Schlegel, *Leçons sur l'art et la littérature*, dans Lacoue-Labarthe, Nancy (eds.), *L'absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978, p. 345. Cette caractérisation schlegélienne est d'ailleurs largement inspirée de Fichte, pour qui la philosophie est un « art de l'entendement » qui a pour but d'exprimer dans ses mots le contenu vivant de la doctrine de la science.

<sup>28</sup> « Der menschliche Geist war zu allen Zeiten im allgemeinen derselbe, nur daß seine Entwicklung durch die Verschiedenheit der Umstände unterschiedlich modificirt wird. » Hegel, *Gesammelte Werke 1. Frühe Schriften*, édité par Nicolin et Schüler, Hamburg, Meiner, 1989, p. 53.

dans notre langue donnent matière à un examen plus précis des mots selon leurs déterminations les plus fines et à une utilisation plus juste. On constate de soi-même combien, à travers de telles recherches sur les différences des mots, les concepts gagnent en détermination et combien, ce faisant, on aiguise et exerce l'entendement »<sup>29</sup>.

En apprenant d'autres langues, on apprend d'autres façons de penser, d'autres visions du monde qui non seulement enrichissent la sienne propre, mais qui permettent aussi de la réfléchir. En rapportant la nouvelle langue à son propre système linguistique, on peut dégager la logicité à l'œuvre dans le langage. L'apprentissage d'une seconde langue permet de réfléchir la première langue. Comme le dit Goethe, « celui qui ne connaît pas de langues étrangères, ne sait rien de la sienne propre » (*maxime 91*)<sup>30</sup>. La grammaire et les catégories de sens déposées dans la langue sont clarifiées par l'expérience comparative<sup>31</sup>. On voit donc que si sur le plan factuel la diversité linguistique peut s'avérer le vecteur de conflits entre communautés et de malentendus entre les gens, elle n'est cependant pas sans avantage aussi, puisqu'elle permet dans l'exercice de la traduction de réfléchir sa langue propre et de la faire évoluer.

Hegel, en soulignant l'intérêt pédagogique de l'étude des langues, restait fidèle à la tradition néohumaniste des études classiques, dans laquelle il avait été formé et qui constituait la ligne de force du gymnase dont il était le directeur. Il voyait d'ailleurs un avantage dans l'étude des langues anciennes sur les langues modernes. Selon lui, les langues anciennes, n'étant pas soumises aux exigences pragmatiques de la communication, ne détournaient pas la finalité de la matière de la langue au profit de l'objet visé.

---

<sup>29</sup> « Ein wesentlich Vorthheil, den die Erlernung fremden Sprache gewährt, ist wohl die auf diese Art Bereicherung unserer Begriffe, besonders wenn die Kultur der Völker, die diese Sprache redten, von der unsrigen verschieden war. (...) Die Versuche solche Begriffe in unsere Sprache überzutragen gibt die Veranlassung, die Worte nach ihren feinem Bestimmungen genauer zu prüfen, und richtiger zu gebrauchen. Man sieht von selbst, wie sehr durch die Untersuchung der Unterschiede der Worte die Begriffe selbst an Bestimmtheit gewinnen, und wie sehr der Verstand dadurch geschärft und geübt. » *Ibid.*, pp. 52-53.

<sup>30</sup> « Wer fremde Sprachen nicht kennt, weiß auch nichts von seiner eigenen » (Goethe, *Maximen und Reflexionen über Literatur und Ethik*, dans *Werke*, XVI, Weimar, Goethe-Archiv, 1907).

<sup>31</sup> Il ne suffit toutefois pas de *trouver* une langue à partir de laquelle on reviendrait sur sa langue propre (réflexion extérieure). Il faut de là arriver au stade où l'on observe un discours se déterminer de par ses structures propres (réflexion déterminante). Ce n'est qu'à ce prix que la connaissance scientifique acquiert une réflexivité qui lui permette de se justifier. En ce sens Jean-Marc Ferry a raison d'écrire que l'expérience comparative n'est pas absolument nécessaire, il reste qu'elle favorise à notre sens la réflexion déterminante qui seule importe vraiment (voir J-M. Ferry, *Les grammaires de l'intelligence*, Paris, Cerf, 2004, p. 119).

L'intérêt de l'étude comparative, s'il existe bien, ne doit pas être majoré. Hegel fait de la diversité linguistique moins un moyen pour caractériser la diversité humaine, ce qui est plutôt le fait de Humboldt, qu'un stimulant qui invite à se pencher sur la logicité inhérente à sa langue. Dans l'étude comparative, il en va moins d'une méthode scientifique que d'une propédeutique pour celle-ci. C'est d'ailleurs dans ce sens que vont ses discours sur la pédagogie qui font de l'étude des Anciens, et en particulier de leur langue, un moyen pour attirer l'attention aux catégories de la grammaire et de la pensée.

La démarche de Hegel tend donc *in fine* moins à souligner la diversité externe qu'à accentuer la logicité plastique inhérente à une langue donnée. Elle tend ainsi à tirer le capital expressif susceptible de transparaître à même n'importe quelle langue faite de signes arbitraires<sup>32</sup>. Cette ouverture à la pluralité des langues alphabétiques s'accompagne cependant d'une fermeture à l'égard de tout formalisme fait de symboles invariants. Vouloir fixer une langue dans des signes inertes, qui seraient valables de toute éternité, sans tenir compte de l'historicité de la langue et de sa capacité à exprimer la vie éthique (*Sittlichkeit*) d'un peuple apparaît tout à fait vain pour Hegel comme pour les Romantiques. L'universalité du langage n'est pas à trouver dans une caractéristique, dans des signes auxquels correspondraient biunivoquement des choses, mais dans les catégories à même de transparaître à travers l'arbitraréité des signes d'une langue donnée. Hegel s'oppose donc au projet leibnizien de caractéristique universelle<sup>33</sup>, de même qu'aux formalisations logicistes de sa pensée.

En conclusion, le fait que Hegel prenne pour objet le langage comme activité et non les langues dans leur diversité n'implique nul mépris de cette diversité. Cela indique plutôt que la particularité de la langue ne signe pas la finitude de la pensée<sup>34</sup>. Chaque langue est finie, mais est toujours

---

<sup>32</sup> Dans sa longue remarque du § 459 de *l'Encyclopédie*, Hegel distingue le langage alphabétique (signes) du langage hiéroglyphique ou idéographiques (symboles), qui selon lui enfermerait la pensée dans les formes sensibles.

<sup>33</sup> GW 20, § 459 rem. « Le retour à une écriture symbolique, comme le rêve d'une caractéristique universelle chez Leibniz, est non seulement utopique mais absurde selon Hegel car les progrès de la pensée changent continuellement la nature et la relation des objets de la pensée. Il faudrait donc sans cesse de nouveaux symboles correspondant aux nouvelles découvertes et aux nouvelles relations de la pensée » (J. Hyppolite, *Logique et existence*, p. 54).

<sup>34</sup> Nous ne suivons donc pas ici le jugement sans appel de John Burbidge. « The grammar and vocabulary of each language has been conditioned by the contingent features of history and its geometrical context. Because each nation has its unique tradition, the connotations and associations of terms are culturally specific. If thought is [expressed in contingent language] it will be affected by that contingency. Rather than transcending particular expressions and establishing an inherent necessity, then, it will simply articulate a relative

susceptible de se déterminer plus avant<sup>35</sup>. C'est cet infini mouvement de la pensée à même de se développer dans tout langage fini, pour autant qu'il s'éleve à l'arbitrarité du signe, qui intéresse Hegel<sup>36</sup>.

#### **IV. Quid de la pluralité des langues dans la communication ?**

Nous avons jusqu'ici étudié le problème de la pluralité des langues eu égard à la constitution de la pensée. Il importe avant de conclure cet article d'accorder une attention aux enjeux que pose la multiplicité des langues pour ce qui est de la communication.

Il apparaît alors que chez Hegel, la question des langues n'est pas seulement minimisée au niveau théorique de la pensée, elle l'est aussi au niveau pratique de la politique<sup>37</sup>. Dans un projet de jeunesse visant à penser une constitution pour l'Allemagne, Hegel écrit ainsi explicitement que l'unité d'un État moderne ne doit pas se fonder sur l'unité linguistique. Il prend d'ailleurs pour exemple la Russie, dans laquelle différents dialectes subsistent sans que cela nuise à l'unité du pays.

« A notre époque, il peut se trouver entre les membres [d'un État] un lien lâche ou même inexistant en regard des mœurs, de l'éducation et du langage ; et l'identité de ces mêmes [déterminations] qui [était] jadis pilier fondateur de l'union d'un peuple est maintenant à compter parmi les contingences, dont le caractère n'empêche pas une masse de former un pouvoir étatique ; Rome ou Athènes et aussi chaque petit État moderne

---

world view ». (J. Burbidge, "language and recognition", in K. Westphal (ed.), *Method and speculation in Hegel's Phenomenology*)

<sup>35</sup> Le langage s'est certes constitué au sein d'une communauté culturelle particulière, il n'empêche que le langage « est et doit être tel qu'il permette à chaque interlocuteur de créer à son gré de nouvelles significations sans violer les règles de l'usage ou de la grammaire ». R. D. Winfield, « Hegel vs the new orthodoxy », in Desmond (ed.) *Hegel and his Critics*. L'idée que le langage factuellement fini est virtuellement infini se retrouve plus près de nous chez Searle.

<sup>36</sup> Inwood note à ce propos que la question des langues n'est pas dirimante parce que ce qui importe pour Hegel, c'est la logique du langage. Par ailleurs, on notera que la plupart des travaux de Humboldt (dont la monumentale introduction à l'œuvre sur le Kavi) n'étaient pas encore publiés de sorte que pour s'intéresser à la linguistique comparée, il fallait souvent y aller de ses propres recherches. Rappelons que Humboldt s'est d'ailleurs retiré de la vie publique dans son château de Tegel tant ce type de recherche était exigeant. Inwood exprime de façon concise notre idée. « The differences and affinities of languages was not a dominant concern of Hegel, both because it is a matter for empirical research (like that of W. von Humboldt), and because he was more interested in the logical categories that are embodied, more or less fully in all languages. » M. Inwood, *A Hegel Dictionary*, Oxford, Blackwell, 1992. La préface à la seconde édition de *la Science de la logique* est d'ailleurs assez claire à cet égard.

<sup>37</sup> Sur ce point, voir mon article : « Langage, langues et politique chez Hegel », in L. Carré & G. Lejeune (éds.), *Hegel et la politique*, Actes du colloque de Bruxelles, *Revue mosaïque*, 2011.

n'aurait pu subsister, si les nombreuses langues, qui dans l'empire russe sont courantes, avaient été parlées dans ses murs, encore moins, si entre ses citoyens les mœurs avaient été si différentes qu'elles ne le sont dans cet empire-là ou qu'elles ne le sont déjà, ainsi que la culture (*Bildung*), dans chaque capitale d'un grand pays »<sup>38</sup>.

Pour Hegel, il s'agit moins de penser le langage comme objectivation au sein de l'esprit que de penser comment les différentes objectivations de l'esprit se laissent penser dans le langage. Si Hegel n'ignore pas que le langage peut être une action<sup>39</sup>, il s'agit, pour lui, en fin de compte, de penser surtout à quel titre l'action se fait langage, car c'est seulement de la sorte que les objectivations de l'esprit ne sont pas de simples faits mais sont réappropriées dans le processus de libération par lequel l'esprit se fait être. Hegel, en se centrant de la sorte sur la signification subjective du langage dans la constitution de la pensée, tend à minimiser la question objective des langues.

## V. Conclusion

Herder a montré qu'une langue était liée à une culture particulière, ce qui l'a conduit à concevoir la raison et ses structures comme quelque chose de relatif. Nous avons toutefois voulu montrer à partir de la pensée de Hegel que l'on pouvait concevoir la pluralité des langues sous un jour moins problématique. Dans une perspective hégélienne, il faut en effet distinguer entre la langue comme manifestation phénoménale (système de signes et de significations conventionnels) et le langage comme activité de l'esprit (idéalisation du monde et organisation de l'espace idéal). Ce qui importe

---

<sup>38</sup> GW 5, pp. 170-1, (trad. M. Jacob, p. 47). Un autre fragment du même projet va dans le même sens : « Ein Ebenso loser oder gar kein Zusammenhang mag in unsern Staaten stattfinden in Rücksicht auf Sitten, Lebensart, Sprache u.s.w. Ein kleiner Staat, Rom in seinem Ursprung, oder Athen hätte freilich nicht bestehen können, wenn in seinen Mauern, griechisch, französisch, deutsch [,] russisch, kamtschadalisch, kirgisisch u.s.w. in 30erlei Sprachen gesprochen wäre, oder wenn zugleich so [viele] Sitten, unter ihren Bürgern geherrscht hätten, als die Sitten von russischen Hofadel von reichen Bürgen, von Kosaken u.s.w. oder nur so verschiedene Sitten, als in jeder grossen Stadt in den Abstufungen der Stände vorhanden sind. Die gänzliche Verschiedenheit der Sprache, der Dialekte, die gewöhnlich die Verschiedenen mehr gegeneinander reizt als völlige Unverständlichkeit. » GW 5, p. 72, (trad. M. Jacob, pp. 146-7).

<sup>39</sup> Hegel écrit dans son exemplaire personnel des *Principes de la Philosophie du droit* à propos de la stipulation, cette déclaration solennelle du droit romain accompagnant la résolution d'un contrat, que : « [s]olche Worte, – sind That[en] und Handlungen ». Hegel, *Rechtsphilosophie* (Edition Ilting), Stuttgart, Klett-Cotta, 1974, vol. 2 (avec annotations de Hegel), p. 309. On trouve également une longue remarque sur la signification du langage comme « agir » dans les notes prises par Von Griesheim d'un cours que Hegel donne en 1824/5. Hegel, *Rechtsphilosophie* (Ed. Ilting), Stuttgart, Klett-Cotta, 1974, vol 4, *Vorlesungsnachschrift Von Griesheim* (1824/25), *Nachschrift Strauss* (1831), p. 258 sq.

pour Hegel, c'est l'idéalisation du monde et l'organisation de l'espace idéal ainsi conçu. Or cette idéalisation dépend moins pour lui des caractéristiques positives propres à une langue que de la possibilité pour une langue de réfléchir ses déterminations.

La diversité des langues, dans une telle perspective, ne recouvre qu'une manière diverse d'idéaliser le monde et d'organiser cet espace. L'idéalisation peut certes être favorisée par une langue plus spéculative, mais ce qui importe en définitive, c'est que l'idéalisation, l'activité de l'esprit, n'en reste pas à sa première expression phénoménale, la langue.

Pour Hegel, toute langue peut traduire le monde en représentations. Mais les représentations doivent être ensuite élevées à la pensée. La langue (comme système de représentations) doit donc réfléchir sur ses déterminations pour saisir la logicité qui la constitue. Un tel saisissement de la langue, qui seul constitue l'accession à la pensée concevante, est pour Hegel plus favorisé par la diversité des langues, qu'il n'est freiné par elle. L'épreuve de la diversité linguistique ne constitue toutefois qu'une propédeutique à l'étude des lois de la pensée à l'œuvre dans le langage. Elle permet d'ouvrir les yeux, mais sitôt qu'elle entend valoir pour une telle étude, comme Hegel le suspecte chez les théoriciens de la linguistique comparée, elle se fourvoie. En bref, la diversité des langues en remettant en question notre langue nous indique que la solution réside dans une réflexion sur les déterminations à l'œuvre dans notre langue, mais ne nous livre pas encore cette solution telle qu'elle.

La pluralité des langues est donc valorisée dans les considérations pédagogiques de Hegel, mais minorisée dans ce qui constitue l'exposition systématique de son système de la pensée. Elle n'est pas ignorée, elle est plutôt occultée au profit de la logicité à l'œuvre dans le langage, laquelle constitue le nerf de la *Science de la Logique*.